

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT



P.P.P.

Création et interprétation Phia Ménard

ma 17 + me 18 mars 20:30

Espace Malraux

Midi-Compagnie avec les artistes associés Fanny de Chaillé, **Phia Ménard** et David Gauchard **ma 17 mars de 12:30 à 13:30** Espace Malraux (bar)

Rencontre avec Phia Ménard et son équipe à l'issue de la représentation **me 18 mars**

Une heure avec Phia Ménard **ma 12 mai 19:00** Espace Malraux

Espace Malraux scène nationale de Chambéry et de la Savoie



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Contact

Service des relations avec le public
rp@espacemalraux-chambery.fr
04 79 85 83 30

P.P.P.

Durée 1h

Création et interprétation Phia Ménard

Assistée de Jean-Luc Beaujault

Création lumière Robin Decaux

Régie lumière en alternance Alice Ruest et Aurore Baudouin

Musique et espace sonore Ivan Rousset

Diffusion des bandes sonores en alternance Ivan Roussel et Olivier Gicquiaud

Création plateau, manipulations Pierre Blanchet

Régie plateau, manipulations en alternance Pierre Blanchet et Manuel Menes

Régie des glaces en alternance Jean-Luc Beaujault et Rodolphe Thibaud

Création costumes Phia Ménard et Marilou Meyer

Construction des décors Philippe Ragot

Scénographie Phia Ménard et Jean-Luc Beaujault

Régie générale Pierre Blanchet

Administration, diffusion Claire Massonnet

Chargées de production Honorine Meunier et Clarisse Merot

Photographies du spectacle Jean-Luc Beaujault

Chargé de communication Adrien Poulard

Captation du spectacle Philippe Devilliers

production Cie Non Nova

coproduction Cirque Jules Verne d'Amiens

coproduction et résidence Les Subsistances / Lyon / France

spectacle créé avec le soutien du Théâtre de la Cité internationale de Paris, L'Institut Français d'Afrique du Sud et l'Institut Français (convention Institut Français / DRAC / Région des Pays de la Loire), le Lieu Unique, scène nationale de Nantes, l'ARC scène conventionnée de Rezé (44), le Grand R scène nationale de la Roche sur Yon (85), l'Office Municipal de la Culture et des Loisirs de Segré (49) et l'Hippodrome scène nationale de Douai (59)

La Compagnie Non Nova est conventionnée par le Ministère de la Culture et de la Communication – DRAC des Pays de la Loire, le Conseil Régional des Pays de la Loire, le Conseil Général de Loire Atlantique et la ville de Nantes.

Elle reçoit le soutien de l'Institut Français et de la Fondation BNP Paribas.

La Compagnie est implantée à Nantes.

Ce projet a reçu une aide à la création du Conseil Régional des Pays de la Loire.



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

P.P.P.

Avant-propos

La création de *P.P.P.* est le point de départ d'une nouvelle direction, avec la volonté d'approfondir le sujet de la transformation comme axe de réflexion au travers d'éléments physiques. Avec aussi l'envie, par l'appréhension des éléments, de questionner le spectateur sur sa propre transformation.

Cette nouvelle direction a pris le nom de *I.C.E.*, pour Injonglabilité Complémentaire des Éléments. C'est un projet d'exploration artistique par le biais de recherches sur nos relations aux éléments, glace, eau, vapeur, air. Il a pour base la possibilité d'appréhender un certain imaginaire de la transformation au travers de ce qui à la base n'est pas manipulable ou n'est pas référencé comme tel.

Cette direction est marquée par le choix d'assumer pleinement mon hybridation artistique. Les propositions ne seront donc pas restreintes à la création de spectacles vivants mais l'occasion d'un développement d'installations pérennes ou éphémères selon les matières, d'écrits et de films de témoignages de nos transformations...

Mes spectacles et performances n'entrent pas dans les cases de la communication. C'est parce que j'écris par nécessité de partager un regard sur la complexité de nos vies. J'ai fait le choix d'un théâtre pluridisciplinaire pour m'exprimer parce que cela répond à ma vision d'hybridation de nos sociétés.

Je n'ai aucune règle d'écriture simple, je suis une artiste qui observe le monde avec l'envie d'y participer. Pour ce faire, je tente de comprendre ce que nous sommes. La performance est le filtre qui me permet de distiller ce que je vois. Je suis convaincue qu'il faut échapper à la complaisance de la virtuosité derrière laquelle il est si simple de se croire à l'abri.

Je ne pense pas personnellement que l'artiste soit là pour changer le monde mais il peut porter le regard du spectateur sur un détail du monde. Je l'affirme, l'utopie m'est nécessaire pour faire art. J'ai choisi mon camp, je préfère défendre l'art, quelle que soit sa forme, contre la culture du business qui ne voit dans l'œuvre qu'un seul produit de grande consommation. Aux résultats formatés, je préfère les processus de la raison, ceux qui défendent les singularités des êtres et de leurs actes. C'est pour cette raison que j'invite le public à vivre des combats qu'il sait perdus d'avance, plutôt qu'à seulement les voir.

Je veux aller d'une manière radicale au sujet et m'interdire tout didactisme pour garantir la liberté d'imaginaire des spectateurs. Je me confronte aux limites, corporelles et émotionnelles, pour espérer des réactions.

J'aime éprouver le public.



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Avec *P.P.P.*, je suis sur les traces d'une écriture au langage simple, celle d'un être seul en scène. Un bref arrêt du temps pour évoquer une transformation dans une chorégraphie liée aux éléments glacés qui l'entourent.

Un chemin traditionnel avec une narration perceptible.

Un être seul dans un espace vidé, comme un logement après le passage des huissiers, plus rien hormis des congélateurs, tels des malles renfermant un trésor, mais lequel ?

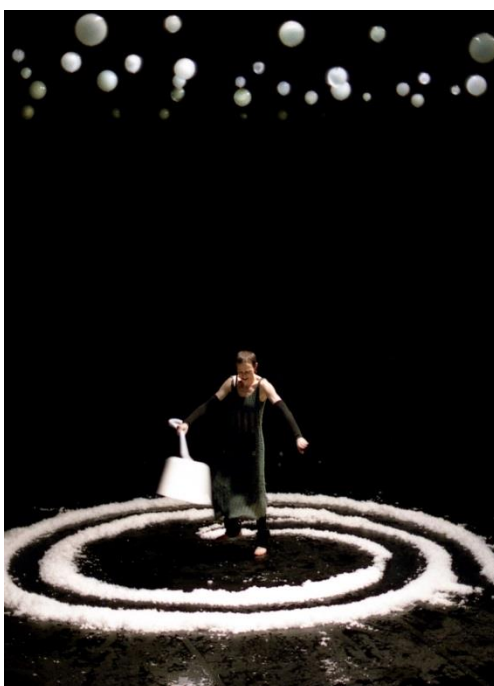
Que renferment-ils au juste ? Des objets ? Des denrées ? Un corps, peut-être ? Là, se joue le bras de fer de notre curiosité, celle de connaître son histoire secrète, une part de son intimité...

Laissons la place aux gestes d'un être solitaire questionnant son identité telle une quête pour pouvoir continuer à vivre. Un être jonglant, manipulant des objets congelés qui fondent, se transformant au contact de la peau et de l'air, laissant apparaître petit à petit une mare d'eau telle un bassin de larmes...

Peut-être est-ce une métaphore de nos traces ? Pour cette création, je puise mes inspirations dans les sensations et questionnements accumulés durant ces dix dernières années à parcourir le globe lors de tournées, ces moments où ma peau d'homme devenait insupportable, où je me sentais une femme travestie en homme dans le jeu des mâles. Dès mes premières créations, cette question de l'identité du genre n'a cessé de revenir comme une partie importante de ma réflexion artistique, certains films tel *L'année des 13 lunes* de Rainer Werner Fassbinder, entre autres, n'ont cessé de réanimer mon questionnement.

Pour cette création intime, je désirais revenir à la jonglerie comme fondement d'écriture, non pas comme un retour sur un ancien chemin mais avec l'envie de porter sur scène un autre regard sur le jonglage par l'intermédiaire d'une matière bousculant mes connaissances. Jongler de la glace est plus qu'un défi, c'est un dialogue avec une matière se transformant à chaque instant. Du bloc congelé à la flaqué d'eau, un parcours semé d'obstacles qui finit toujours par vous ramener à la Position Parallèle au Plancher !

Phia Ménard novembre 2011



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

L'équipe artistique

Phia Ménard



Elle est à la fois auteure, performeuse, scénographe, metteuse en scène et jongleuse. C'est en 1991 qu'elle commence à se former aux Arts et tout particulièrement à la jonglerie et au mouvement de l'acteur. Elle devient élève auprès de Jérôme Thomas, apprenant les techniques de jonglerie et de composition. Elle intègre la compagnie sur la création *Hic*

Hoc. C'est avec cette équipe qu'elle parcourt plusieurs continents, apprenant à être interprète, improvisatrice et créatrice de plusieurs spectacles de la compagnie jusqu'en 2003 : *Le socle* chorégraphie Cécile Bornes, *Le Banquet*, *Hioc*, *Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes...* Parallèlement, elle rencontre Hervé Diasnas et Valérie Lamielle, suit les enseignements de sa pratique de danse et interprète deux pièces : *La page tatouée* et *Badaboum*.

Elle fonde la Compagnie Non Nova en 1998 et commence à écrire ses propres pièces. C'est avec le solo, *Ascenseur, fantasmagorie pour élever les gens et les fardeaux*, créé en 2001, qu'elle sera reconnue en tant qu'auteure et soutenue pour sa démarche singulière et personnelle. Sa compagnie devient artiste associée pour trois saisons à la Scène Nationale Le Carré à Château Gontier (2003/2006). Elle y développe avec les équipes de Non Nova et la Scène Nationale, un travail sur la visibilité de la démarche de l'artiste et des expérimentations diverses. Naîtront de cette période les spectacles *Zapptime*, rêve éveillé d'un zappeur, la conférence spectacle *Jongleur pas confondre avec Jean-Michel Guy* (sociologue), *Fresque et sketches 2nd round* et les événements hors pistes : *Est-il vraiment sérieux de jongler ?*, *Ursulines Dance Floor*, *Ursulines Mushroom Power*. En 2005, elle est invitée par Jean Blaise au Lieu Unique, Scène Nationale de Nantes pour *90 Zapptime remix*. Suivrons *Touch it* et *Doggy Bag*.

A partir de 2008, elle développe le concept de *I.C.E.* (Injonglabilité Complémentaire des Eléments) avec la création de *P.P.P.* aux Subsistances de Lyon et de *L'après-midi d'un foehn Version 1* au Muséum d'Histoire Naturelle de Nantes. Elle collabore et réalise la performance *Iceman* avec le Collectif La Valise pour le Film *Coyote pizza*.

En réponse à l'invitation de la SACD et du Festival d'Avignon 2010, elle écrit *Black Monodie* avec le poète sonore Anne James Chaton.

En 2011, elle crée les pièces du vent, *L'après-midi d'un foehn* et *VORTEX*

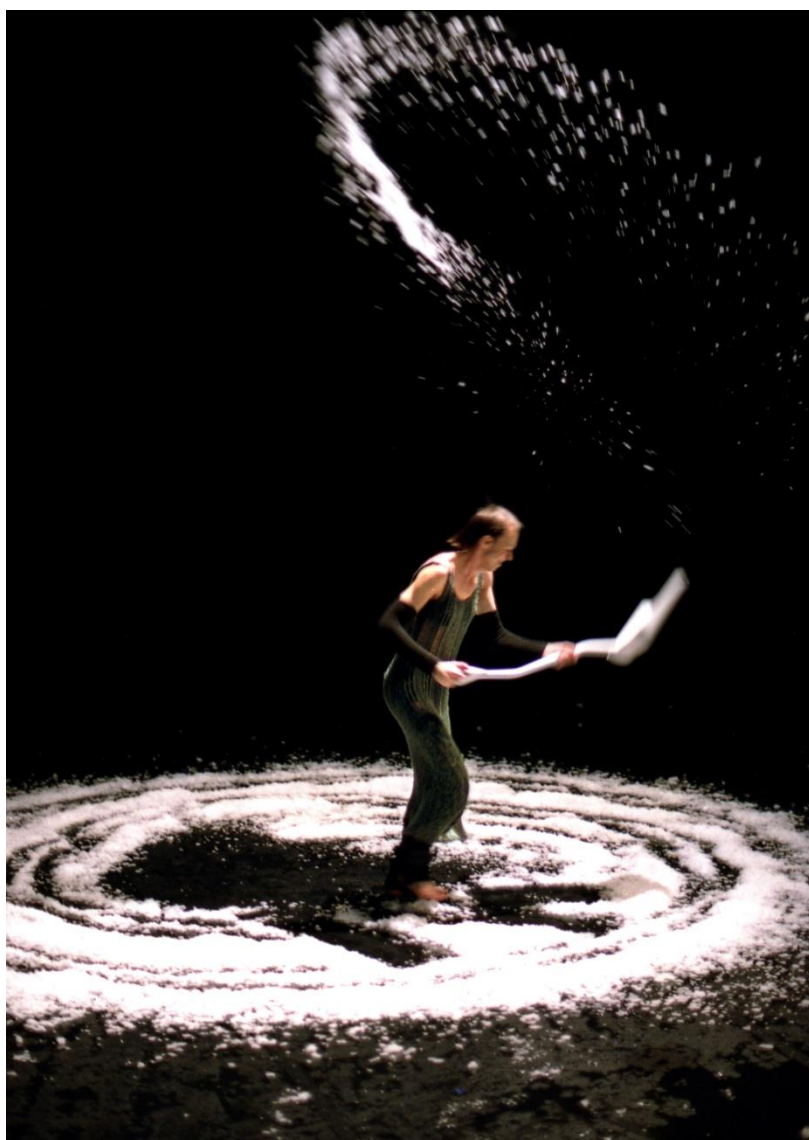


Jean-Luc Beaujault - régie et assistant

Metteur en scène, photographe et scénographe, Jean-Luc Beaujault se forme de manière autodidacte au gré de lectures et de rencontres déterminantes avec les théâtres de Peter Brook, Laurent Terzieff mais aussi avec la danse de Maguy Marin et de Pina Bausch ou encore avec les textes d'Antonin Artaud. En 1989, il fonde avec Jean-Louis Ouvrard, le Théâtre Zou, compagnie de théâtre visuel. Depuis les années 2000, son parcours se concentre sur la photographie et la scénographie, notamment à travers d'étroites collaborations artistiques avec Phia Ménard et Guillaume Gatteau de la compagnie La Fidèle Idée.

Pierre Blanchet - création plateau, manipulations

Régisseur polyvalent (son, lumière, scénographie, plateau) au cinéma comme au théâtre. Il travaille régulièrement à Théâtre Ouvert à Paris et au CDN de Montreuil. Il s'investit dans des projets associatifs tels que la Métive, lieu international de résidences de création artistique en Creuse. Il conçoit la technique des Anciennes Cuisines à Ville-Evrard, en créant dans ce lieu les lumières des spectacles *Mauvais Temps*, *Pour Wagner* et *Kyoto Forever* de Frédéric Ferrer.



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

La compagnie Non Nova

Fondée en 1998 par Phia Ménard avec l'envie de porter un regard différent sur l'appréhension de la jonglerie, de son traitement scénique et dramaturgique. «Non nova, sed Nove» (Nous n'inventons rien, nous le voyons différemment) en est un précepte fondateur.

Elle regroupe autour de ses projets pluridisciplinaires des artistes, techniciens, penseurs d'horizons et d'expériences divers. Ce n'est pas un collectif mais une équipe professionnelle dont la direction artistique est assurée par Phia Ménard.

À ce jour, les spectacles de la Compagnie Non Nova ont été joués partout dans le monde.

En quelques créations...

Le Grain, en 1998, pièce inspirée du cinéma burlesque avec le musicien Guillaume Hazebrouck.

En 2001, *Ascenseur, fantasmagorie pour élever les gens et les fardeaux* marque le vrai départ de la compagnie.

En 2002, *Le Grand Bazar*, un cabaret réunissant 12 artistes, dans le cadre d'un Temps Fort autour des Arts du Cirque à Capellia La Chapelle sur Erdre.

Création d'une nouvelle pièce *Fresque et Sketches 1^{er} round*, autour du thème de L'après-guerre inspiré lors d'une tournée au Kosovo pacifié (printemps 2002), au Festival Jonglissimo Centre Culturel St Exupéry de Reims.

En 2003, la Compagnie Non Nova est accueillie en tant que Compagnie Associée pour une période de trois ans au Carré, scène nationale de Château-Gontier et voit l'aboutissement de *Zapptime, rêve éveillé d'un zappeur*, une pièce à sketches, en collaboration avec Hélène Ninerola pour la mise en scène.

Décembre 2004, création de *Jongleur pas confondre*, une conférence-spectacle sur le jonglage orchestrée par Phia Ménard et Jean-Michel Guy (Chercheur au Département de l'Etude et des Prospectives du Ministère de la Culture et de la Communication), avec la collaboration de Paola Rizza pour la mise en scène. Et l'événement *Est-il vraiment sérieux de Jongler ?* sous la forme d'un plateau de télévision.

Quatre projets ont vu le jour en 2005, *Zapptime#Remix* est créé au Lieu Unique, scène nationale de Nantes et *Fresque et Sketches second round*, second volet d'une écriture de sketches au Carré, scène nationale de Château-Gontier.

Ursulines Dance Floor, une soirée de propositions hétéroclites regroupant artistes, performers en folies, jongleurs, Djs, danseurs, dans une boîte de nuit pas comme les autres, est organisée au Carré.

À la demande de la Ville de Nantes, dans le cadre de la commémoration du centenaire de la mort de Jules Verne, le spectacle *Jules for ever* est créé à Nantes en août 2005, avec les artistes de la Compagnie Vent d'Autan, les musiciens du Sextet Frasques et Jérôme Thomas.

2006, clôture du compagnonnage de trois ans avec le Carré, avec l'évènement *Ursulines Mushroom Power*. La Compagnie est présente au Festival Off d'Avignon avec *Zapptime#Remix*.

2007, la Compagnie Non Nova, avec les musiciens du Sextet Frasques, crée le cabaret *Touch It* à l'Arc, Scène conventionnée pour la voix, à Rezé. En novembre, *Doggy Bag*, une pièce



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

pluridisciplinaire sur l'aliénation du monde globalisé est présentée au Quai à Angers et à la Brèche à Cherbourg.

2008, début du processus de recherche *I.C.E.* pour Injonglabilité Complémentaire des Eléments. Création de *P.P.P.*, premier travail autour de la matière Glace et sur le thème de l'identité aux Subsistances de Lyon.

Création de la performance *L'après-midi d'un foehn Version 1*, en novembre 2008 au Muséum d'Histoire Naturelle de Nantes, dans le cadre de la Fête des Sciences.

2009, tournées de *P.P.P.* et *Ascenseur, fantasmagorie pour élever les gens et les fardeaux*.

2010, la Compagnie répond à la commande du Festival d'Avignon et de la SACD pour les « Sujets à vif » et crée la performance « Black Monodie » avec le poète sonore Anne-James Chaton.

2011, second cycle autour du processus « I.C.E. » avec les « Pièces du Vent », création de *L'après-midi d'un foehn* et *VORTEX* au Centre Dramatique National de Normandie.

Invitation de la Compagnie au Festival Montpellier Danse. 2012, tournées des « Pièces du Vent ».

2013, la Fondation BNP Paribas devient mécène de la Compagnie.

2014, début de création des *Pièces de l'Eau et de la Vapeur*.



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Revue de presse

La femme gelée

Dans une scénographie glacée et pleine de dangers, une performeuse explore la transition d'une matière à l'autre, d'une forme à son éclatement, du «masculin» au «féminin». Dans *P.P.P.* (pour «Position parallèle au plancher»), solo de l'impossible identité, Phia Ménard jongle avec nos perceptions pour nous faire partager sa quête de liberté, au-delà des formes et des normes. Créé en 2008 aux Subsistances à Lyon, *P.P.P.* marque une étape fondamentale dans le parcours artistique de la compagnie Non nova. D'abord parce qu'elle inaugure un mouvement réflexif et inédit qui explore la force d'expression de la danse, du cirque et du jonglage contemporain face à la versatilité des éléments, précédant ainsi *Vortex* et *L'Après-midi d'un fœhn* où le vent est au cœur du dispositif. Ensuite parce qu'il s'agit du premier spectacle où Phia, anciennement Philippe Ménard, s'affirme face à son public comme transsexuelle, en cours de passage d'un sexe, d'un genre et d'un corps à un autre. Le voyage identitaire est donc au cœur de ce spectacle bouleversant, voyage que Phia Ménard nous offre de partager, elle qui conclut ses spectacles en affirmant qu'ils ne sont pas conçus pour nous «montrer quelque chose, mais pour vivre ensemble des expériences». Artiste de l'extrême, figure solitaire recluse dans un univers glacial, au sens propre, (il ne fait pas plus de 17 degrés dans la salle), elle arpente d'abord avec précaution un plateau transformé en quasi-banquise, avec des gestes imprécis d'animal marin, androgyne et indéterminé, les bras terminés par des gants qui rendent ses mains molles et noires – image irrépressible du Pingouin dans le *Batman* de Tim Burton, reclus dans les égouts de Gotham City à cause de sa différence.

Les images marquent profondément

Au-dessus de trois congélateurs doués de mouvements, d'innombrables boules de glace pendent des tringles, s'écrasant aléatoirement sur le sol au gré de leur fonte. Elle les évite, de justesse, mais nous fait à chaque fois frémir. Dans une mer de solitude, parmi les flaques qui s'étendent sur le tapis de danse à mesure que la glace revient à son état liquide, Phia Ménard jongle avec d'autres boules de glace, minuscules ou surdimensionnées. Sans crier gare, la boule échappe à qui voudrait la saisir, échappe même à la virtuosité décidée de la jongleuse, devient tumeur, excroissance, maternité menaçante, objet sexuel dont on voudrait se défaire... Les images s'enchaînent. Celles de la grossesse impossible et de l'accouchement douloureux, vues comme prolongements presque monstrueux de la féminité imposée, marquent profondément.



Grande tige fragile, au port de tête noble et au sourire mystérieux, Phia Ménard passe du jonglage à la danse, entourée du sentiment de la catastrophe, prétendant l'ignorer pour mieux s'en jouer, pour mieux défier la mort, le froid et l'indifférence. La transformation de son environnement, prison pleine de chausse-trapes qui s'élargit et se dilate, accompagne l'éveil de sa sensibilité. Comme sur la banquise au printemps, les larmes de glace inondent la progression en dents de scie d'une personnalité qui se construit et qui s'assume dans l'extase comme dans la mise en danger, avec une sincérité et une simplicité poignantes – illustrées par, juste avant que les lumières ne s'éteignent, le geste magnifique où elle retire ses prothèses...

P.P.P. est l'histoire de l'acte fondateur qui a fracturé la prison d'un corps et d'une identité. C'est aussi un acte d'amour pour l'art vivant qui est ce qui lui a appris à prendre conscience de son corps et à l'investir, jusqu'à le transformer. Dans cette bataille sublimée et rageuse avec les éléments et l'indomptable nature, cette quête de soi et de son dépassement, Phia Ménard, en se racontant, parvient à raconter l'universel.

Les trois coups | avril 2014



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

Phia Ménard jongle avec la glace et son désir bridé

Drôle d'histoire. Phia Ménard est jongleuse. Elle s'est formée auprès de Jérôme Thomas, une des têtes de file du renouveau du jonglage en France, puis, en 1998, elle a fondé sa compagnie, Non Nova, implantée à Nantes. Jusqu'à présent, ses spectacles l'ont souvent amenée à voyager autour du monde. Avec le dernier, *P.P.P.*, Phia Ménard voyage aussi. En elle. Et pas du tout comme on pourrait l'imaginer d'une jongleuse. Avec de la glace.

Cette glace, vous la voyez quand vous vous installez dans la salle. Sur la scène, il y a un fauteuil et un lit de glace, plus trois grands congélateurs transparents. Au-dessus de la scène sont suspendues des boules de glace, de la grosseur de balles de tennis. Avec le temps et la chaleur des projecteurs, certaines fondent et tombent. Quand le spectacle commence, Phia Ménard est assise sur le fauteuil, dont elle s'extrait lentement avant de ramper sur le sol, comme si elle était une créature de légende, mi-homme mi-bête. Ses membres sont recouverts de collants noirs, son corps est enserré dans une peau d'animal, son visage enfoui sous une chapka. Ce visage, on ne le verra quasiment pas. Toujours de biais, un peu caché, sombre, antipathique.

Tout passe par le corps, dans ce *P.P.P.*, qui veut dire position parallèle au plancher, soit la position du corps après une glissade. Et quelle glissade ! Ceux qui viennent voir Phia Ménard avec leurs enfants, pensant que ceux-ci vont s'amuser des jeux de jonglage, se trompent de spectacle. *P.P.P.* n'est pas un jeu, mais une expérience glaciale, dont très vite les congélateurs nous livrent les secrets.

Ces congélateurs ont quelque chose d'inquiétant. Ils bougent tout seuls, émettent des stridences sourdes et des bruits de voix (beau mixage d'Ivan Roussel). Après avoir sucé quelques glaçons et s'être défait de ses peaux pour offrir un corps en sous-vêtements noirs, Phia Ménard entre dans un des congélateurs, dont elle ressort en robe du soir moulante.

Elle prend alors un ballon de glace, qu'elle promène sur son corps, met sous sa robe pour en faire le ventre rond d'une femme enceinte, promène sur sa tête comme si elle voulait la laver ou la rafraîchir d'une brûlure trop grande.

Cette brûlure, on l'aura compris, est celle de la question qui travaille Phia Ménard : que faire de ce corps d'homme qu'elle sent femme ? Le dompter par le déchirement du désir réprimé, ou aller jusqu'au bout, jusqu'à l'opération ?

La question tiraille Phia Ménard jusqu'à l'exacerbation qui la fait se rouler dans le lit de glace, jongler (un peu) sur des gestes compulsifs, promener dangereusement sur sa peau une pelle coupante, balayer furieusement la glace du lit défait - tout cela pieds nus - jusqu'au moment où, au bord de l'épuisement, elle enlève son soutien-gorge et ses tout petits faux seins. Ainsi s'achève ce spectacle en forme de confession déchirée. A la fin, Phia Ménard invite les spectateurs à venir parler avec elle. On voit enfin son visage. Un visage raphaélique.

Le Monde | avril 2008



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie

À la tête de la compagnie Non Nova depuis 1998, Phia Menard s'attaque avec *P.P.P.* à de la jongle sous contraintes : seule en scène, elle s'expose à une centaine de balles de glace suspendues au dessus de sa tête. Un décor mouvant, glissant, qui l'oblige à louvoyer pour maintenir son propre équilibre, et éviter de s'échouer dans cette redoutée Position Parallèle au Plancher (PPP).

L'artiste brise ses balles pour mieux s'affranchir de leur chute, cette «épée de Damoclès du jongleur»; une tentative de se défaire de ce carcan qui lui laisse peu de place pour exister, tout comme cette peau d'homme dans laquelle elle ne se reconnaît pas. Un défi à la matière, dont elle ne sortira pas gagnante. Aveu d'humilité, portée par une farouche pugnacité.

Pour un jongleur, est-il jouissif de casser ses balles

Bien sûr, c'est la jouissance du jongleur ! A un moment donné, je jonglais avec une balle en silicone qui revenait toujours me taper, je ne pouvais pas m'en débarrasser. Là, je me dis que je peux les faire totalement disparaître. Pendant des années, quand je perdais une balle sur scène, je savais que les spectateurs ne regardaient que celle qui partait, pas celle que j'avais entre les mains. Là, celle qui est par terre, c'est que je l'ai cassée. Elle a fini son chemin, c'est un résidu, une trace, plus rien. Quand je pensais à *P.P.P.*, au départ, j'avais la notion de quelqu'un qui se débarrasse de ses souvenirs accumulés pour accepter le monde qui change. Je pense que nous nous situons à un moment où il faut faire le choix. Soit on est nostalgique, mais on ne va pas vivre longtemps; soit on accepte le monde qui change et on essaie de trouver le moyen d'être présent dans ce monde.

Votre scénographie utilise également des frigos robotisés, qui se déplacent sur scène...

Je voulais que la seule chose immobile, ce soit moi. Partir de l'idée d'un jongleur dans un espace sec, qui se remplirait de glace au fur et à mesure... Au début, il a sa totale liberté de mouvement, de jeu, d'équilibre; plus l'espace se remplit de glace et d'eau, plus sa vie est en danger. Il n'est plus question de tenir en équilibre des objets, mais de maintenir son propre équilibre pour rester debout. Les congélateurs robotisés servent cette notion : le dernier choix qui s'offre à moi est de rester immobile – c'est la dernière image du dernier strip-tease. Tout est devenu trop dangereux pour l'être humain ; les balles peuvent lui tomber sur la tête, le moindre pas est devenu une affaire de vie ou de mort. C'est aussi une métaphore de notre propre vie. L'autre jour, un groupe de personnes âgées est passé alors que nous transportions de très gros blocs de glace ; j'ai vu tout de suite les gens se raidir, se figer, de peur de tomber. En vieillissant, la plus grande crainte, c'est de se faire mal en tombant. Je finis sur une image où le bloc me rattrape, ma robe reste collée, figée sur la glace : cette dernière scène rappelle que c'est la matière qui gagne.

Auparavant, il y a tout de même cette scène où c'est vous qui brisez les balles de glace en les projetant par terre...

Je voulais questionner l'identité de genre en utilisant la glace. Mes réflexions tournaient autour de cette notion importante : personne ne veut être à ma place sur scène, comme personne ne veut être à la place d'une personne transgenre. Je me suis demandée sur quoi finir : dire qu'être transgenre, c'est facile ? Non, être transgenre, c'est difficile. Il était évident pour moi que je ne pouvais pas finir sur le fait de m'affranchir de la matière ; au final, une fois que je me débarrasse de cette matière, elle est encore plus dangereuse, puisqu'elle est glissante. La dernière masse qui m'arrive, c'est ce siège sur lequel je peux me reposer en me disant : "Peut-être ai-je gagné ?" En



fait non, elle me cloue, je ne peux plus bouger. C'est le poids symbolique de cette société hétéro-patriarcale, qui refuse d'admettre qu'on puisse avoir une identité de genre différente de la société.

Est-ce une volonté de montrer au public que vous êtes dans une quête vouée à l'échec ? Ou dans un combat perpétuel ?

Je ne crois pas que ce soit une quête vouée à l'échec. Il y a bien sûr un combat... mais chaque écriture parle d'un combat. Davantage qu'une quête, je pense qu'il s'agit de comprendre. À l'intérieur s'expriment des choses très intéressantes : les sécrétions, le toucher ... Le fait de marcher ou de s'allonger dans la glace renvoie à notre propre implication dans la douleur ; on prend conscience de notre corps quand il ne va pas bien. Quand j'étais en résidence à Johannesburg, des gens venaient après la performance coller leur peau contre le bloc de glace, pour savoir ce que ça faisait réellement. Pour dédramatiser, être sûr qu'au final, ce n'était peut-être pas si dangereux que ça. Or, certaines glaces sont très dangereuses ; le dernier bloc sur lequel je m'assois, il faut que je fasse extrêmement attention que ma peau ne soit pas mouillée et qu'elle n'entre pas en contact avec le bloc, sinon je reste collée dessus.

A votre sens, que représente le corps pour une circassienne : un champ des possibles à dompter et à explorer, ou au contraire des limites avec lesquelles il faut composer ?

Nous avons seulement un état de conscience plus aigu de notre corps par rapport au commun des mortels, c'est tout. Une sorte d'enfermement aussi, on cherche sans arrêt à utiliser un outil incroyable, on s'évertue à trouver quels sont les éléments qui vont faire évoluer notre corps, notre manière de voir. Quand on parle avec notre corps, on essaie de créer un vrai vocabulaire. Mais c'est limité : vous en avez vite découvert les grandes lignes. Ensuite, vous passez des années à trouver tous les découpages fractals à l'intérieur, pour faire en sorte que ça devienne intéressant.

Vous parlez d'enfermement et en même temps de cette volonté de s'affranchir, d'essayer d'aller plus loin en exploitant cette marge de manœuvre. Quel sentiment domine dans votre rapport à votre corps : l'amour ou la violence ?

Je pense qu'au moment où vous prenez conscience que vous êtes vivant, c'est violent. Plus vous vous aventurez à essayer de comprendre le monde, comprendre votre corps, comprendre ce que vous êtes, plus ça devient dur. La grande question, c'est de faire en sorte que ce que nous écrivons soit d'une violence juste. C'était toute la question par rapport à l'identité par exemple. Vous pouvez très bien vous en moquer complètement dans cette pièce, ne voir que la glace, passer complètement à côté du sujet. Mais pour moi, ce n'est pas important ; celui qui a envie de s'attacher au sujet, il pourra le voir. Dans la scène où je suis avec un couperet, vous pouvez vous dire que c'est extrêmement violent, ça peut parler du suicide. Mais vous pouvez aussi vous marrer en vous disant que c'est simplement pour me gratter le dos... c'est juste à l'opposé.

À aucun moment, justement, vous ne surlignez votre sujet...

C'est là le plus important pour moi ; le sujet est là, celui qui a envie de poursuivre le sujet à l'occasion de pouvoir le faire, parce qu'il en a conscience. Mais je ne suis pas là pour l'imposer. Ce qui m'intéresse, c'est d'émettre l'hypothèse qu'on puisse parler d'un sujet comme ça, de ce que ça veut dire : qu'est-ce qu'une identité, que signifie le mot genre ? Que définit-on par transgenre ?



Ces questionnements sont-ils présents depuis longtemps chez vous ?

Toujours. Ces questions d'identité, je les ai depuis l'âge de 10 ans. Elles n'ont fait que me poursuivre, m'assassiner par moments, revenir, disparaître... Et plus j'avance dans la vie, plus elles sont là au quotidien. Quand vous êtes transgenre, vous ne pouvez pas fuir votre corps.

Non seulement vous ne le fuyez pas, mais vous travaillez dessus, c'est votre outil premier...

Bien sûr, c'est aussi ce qui m'a poussée à être artiste. C'est le seul endroit où je savais que je pourrais vivre, survivre.

De plus, vous êtes artiste à partir de cette matière-là...

Etre artiste qu'est-ce que c'est ? La jonglerie, c'est un sport. Vous jetez des objets en l'air, vous pouvez le pratiquer comme un sport. Pour ma part, c'est ce qui m'a permis de commencer à m'exprimer, je ne sais pas vraiment pourquoi. Intégrer au fur et à mesure un travail chorégraphique, théâtral, vidéo... et comprendre un jour que j'avais besoin d'écrire des formes pluridisciplinaires, sur des thèmes qui m'inspiraient. Certains jours, je ne supporte plus ma peau d'homme. Quand on vous prête un physique qui n'est pas le vôtre, ça devient un enfer. C'est toute cette question, l'identité.

Où en êtes-vous par rapport à ces questionnements ? Vous semblez vous être quasiment affranchie de votre peau d'homme...

Oui, mais c'est un travail de longue haleine ; c'est un sujet tellement tabou... Il faut de toutes façons acquérir une force de conviction, vous dire que vous allez en parler ouvertement et surtout ne pas vous retrouver tout seul. Les premières fois où j'ai commencé à en parler, autour de mes 18 ans, je me suis vite retrouvée seule. Je n'étais pas prête à pouvoir expliquer, puisque moi-même je n'avais pas l'explication. Ce sont des étapes de compréhension très particulières. Vous ne comprenez pas forcément le fait de ne pas avoir les réactions qui correspondent à votre peau, la sensibilité, les désirs... C'est ambigu, difficile à appréhender. À un moment, vous pouvez comprendre, vous dédouaner d'une folie illusoire. Dire que je m'affranchis de ma peau d'homme dans ce spectacle, oui. En même temps, à la fin, quand je retire ces prothèses mammaires, je rappelle bien que ce corps est toujours, encore là. Malgré tout, même si je rentre dans une forme de transformation, mon ossature reste celle d'un homme. Je resterai toujours une femme bricolée.

Ne pensez-vous pas que ces questionnements sont finalement universels, même s'ils sont certainement présents chez vous avec beaucoup plus d'acuité ?

Bien sûr, mais ce sont des sujets très peu abordés. On nous définit par des identités sexuelles : hétéro ou homo. On nous résume à ça. C'est en ça que le mot transsexuel est carrément faux, on ne définit pas une personne transgenre par sa sexualité : elle peut très bien vivre avec un homme ou une femme, ça n'a aucun rapport. C'est une question de liberté d'être, de savoir exactement ce qui nous constitue. C'est là où l'on touche à un danger. Notre société est hétéropatriarcale, car même si l'on tolère l'homosexualité, la norme reste un homme/une femme, avec un père chef de famille qui décide. Tant qu'on ne remettra pas ça en cause, la société restera ce qu'elle est, il n'y aura pas dévolution ni d'égalité.

Propos recueillis aux Subsistances (Lyon) - novembre 2007.



Espace Malraux
scène nationale
de Chambéry
et de la Savoie